

Études littéraires africaines

Quelle voix pour l'enfance ? Sur les récits d'enfants-soldats africains

Daniel Delas



Numéro 32, 2011

L'enfant-soldat : langages & images

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018642ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018642ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delas, D. (2011). Quelle voix pour l'enfance ? Sur les récits d'enfants-soldats africains. *Études littéraires africaines*, (32), 55–59.
<https://doi.org/10.7202/1018642ar>

QUELLE VOIX POUR L'ENFANCE ? SUR LES RÉCITS D'ENFANTS-SOLDATS AFRICAINS

Il est compréhensible que la prolifération actuelle des récits d'enfants-soldats africains suscite *a priori* certaines réactions plutôt négatives : ne s'agit-il pas d'une mode, et en même temps d'une nouvelle manifestation d'un afropessimisme qui ne serait tant mis en valeur que parce qu'il relève d'une esthétique de l'horreur et d'un goût bien actuel pour le *trash* ? Les éditeurs n'accompagneraient ce retour en force du vieil exotisme occidental, friand d'horribles histoires de sauvages sorciers et cannibales, que pour des raisons commerciales. D'ailleurs, la complaisance que manifestent les éditeurs à l'égard de l'usage, dans ces récits, d'une langue relâchée, prétendument orale, semble appuyer l'idée qu'on aurait là un phénomène artificiel et surtout commercial.

Comment ébranler les certitudes de ce discours conservateur ?

*

Dénoncer comme une mode qu'on sous-entend passagère et superficielle un phénomène sociopolitique qui se présente comme nouveau évite d'avoir à analyser la réalité en profondeur en se demandant si les sociétés contemporaines connaissent ou ne connaissent pas là un changement de représentation et une évolution de la sensibilité majeurs. C'est une attitude passéiste généralement fondée sur l'ignorance volontaire.

Dans le cas qui nous occupe, le récit d'enfants-soldats africains d'aujourd'hui doit être situé dans le contexte post-colonial qui contraint le récit d'enfance « ordinaire » – type *L'Enfant noir* de Camara Laye (1953) ou *Black boy* de Richard Wright (1945) – à évoluer de manière irréversible en liaison avec l'extension du domaine des types de guerre nouveaux. De tout temps, certes, des enfants ont été enrôlés dans les rangs des armées (mousses à bord des navires de guerre, enfants mascottes, joueurs de flûtes ou de tambourin des armées de l'Ancien Régime, etc.), mais le processus était plus ou moins contrôlé et ne choquait pas en un temps où les enfants travaillaient dans les champs ou dans les mines. Les guerres post-coloniales ont fait entrer le continent noir dans ce que le sociologue Wolfgang Sofsky¹ a justement appelé l'ère de l'épouvante. Pas de règles ou de lois de la guerre, pas de hiérarchie ni de discipline militaire, un monde opaque et violent, dirigé par des chefs

¹ Sofsky (Wolfgang), *L'Ère de l'épouvante. Folie meurtrière, terreur, guerre*. Traduit de l'allemand par Robert Simon. Paris : Gallimard, coll. NRF essais, 2002, 283 p.

de bande qu'unit un lien lâche de suzeraineté à des seigneurs de la guerre, souvent eux-mêmes manipulés par de grandes puissances idéologiquement engagées ou guidées par leurs appétits économiques.

Dans ces sociétés fortement dérégulées, tout récit d'enfance devient un récit de guerre. Ce que racontait Camara Laye de son enfance en Guinée ne correspond plus à aucune réalité dans le Liberia de Charles Taylor ou dans le Biafra de Ken Saro-Wiwa. La dissolution de toute autorité politique et de l'État de droit a conduit à une « militarisation » des enfants qui est une forme extrême d'esclavage, susceptible de fasciner et de révolter une opinion internationale de plus en plus soumise à la tyrannie du compassionnel. Faut-il juger cette évolution et incriminer une volonté apocalyptique de salir ce qui reste d'innocence au monde ?

Plus prudemment, on soulignera que le lien social est si nécessaire que les effets de sa dissolution totale ont rarement été pensés dans toutes leurs conséquences, même si de nombreux travaux anthropologiques montrent que certaines pratiques socioreligieuses sont corrélées à cette peur du vide². Coupé de sa famille, un enfant n'a aucune capacité de résistance, il peut être asservi, devenir une sorte de robot ou de zombi, pouvant agir en étant agi, sans qu'il soit besoin de recourir à des moyens technologiques sophistiqués ou des pratiques magiques. Pour les adultes, seigneurs de la guerre ou simples coupeurs de route, l'enfant est, à l'époque des armes automatiques légères dont l'emploi est très simple, l'auxiliaire idéal, fidèle et d'une fiabilité suffisante pour le genre de guérilla qui se livre sur le terrain.

Les récits d'enfants-soldats ne renvoient donc pas en tant que tels à une mode superficielle mais à des mutations locales³ profondes des équilibres sociopolitiques, contraignant à s'interroger sur l'avenir d'une humanité « désenfantée ».

*

Les récits d'enfants-soldats posent ainsi une interrogation dramatique sur l'évolution de l'humanité. Sur le grand corps coloré du monde, ces taches qui apparaissent çà et là inquiètent : n'annoncent-elles pas une infection mortelle qui commencerait de se dévelop-

² On renvoie ici aux travaux de l'anthropologie contemporaine sur la rumeur (Julien Bonhomme), sur la sorcellerie (Joseph Tonda) ou sur le zombi (Laennec Hurbon).

³ Toutes les nations africaines ne connaissent pas ces dérégulations radicales ; on parle ici des espaces nationaux où se situent les récits d'enfants-soldats. Ces espaces dérégulés sont par essence non permanents, mais peuvent s'installer pour de longues périodes.

per ? ne prophétisent-elles pas que le cauchemar que vivent les enfants-soldats est en passe de devenir réalité ? C'est en tout cas ce que dit la quatrième de couverture de *Comptine pour l'enfant-soldat* de Chris Abani ⁴ :

[...] la déroute infernale de My Luck sonne comme une terrible prophétie... [...] Par-delà l'horreur de la réalité – celle d'une Afrique de l'Ouest resituée dans le contexte d'une guerre globale –, c'est l'ambiguïté de la nature humaine qu'il explore, quand l'innocence bafouée devient la plus cynique des armes.

Quelles voies s'offrent aux écrivains pour faire entendre de la manière la plus juste la voix de l'innocence perdue ? Le ton du témoignage, neutre et le plus dépassionné, sera toujours possible et sera choisi faute de mieux par l'écriture journalistique ⁵, mais elle pourra difficilement faire entendre la voix de l'enfant, ce grain de la voix, pour reprendre une belle expression de Roland Barthes ⁶, où vibre et vit son innocence et la perte douloureuse de celle-ci.

L'enfant parle en même temps qu'il apprend à parler, il investit progressivement les mots, de manière physique, avec sa famille et ses pairs, il leur donne force par la maîtrise de la syntaxe, mais il n'a pas la capacité d'assumer d'un coup la pleine énonciation de sa parole et ne peut donc pas être en ce sens totalement le sujet de son discours, ce que seule la pratique de l'écriture, de la rhétorique et des stratégies discursives pourra lui donner un jour. Quelques mythographies suspectes (Minou Drouet, l'enfant-poète) ont voulu faire croire, sans convaincre, aux enfants précoces surdoués, maîtrisant leur énonciation à dix ans. Non, pas plus que tous les autres enfants, l'enfant-soldat n'a la capacité de s'énoncer pleinement et les récits que nous avons sont tous, à des degrés divers, écrits ou accouchés par des écrivains adultes professionnels.

Il est symptomatique que le texte qui semble le plus proche d'une énonciation première brute, celui de Serge Amisi (*Souvenez-vous de*

⁴ Abani (Chris), *Comptine pour l'enfant-soldat*. Traduit de l'anglais (Nigeria) par Anne Wicke. Paris : Albin Michel, 2007, 189 p.

⁵ À la manière de Jean Hatzfeld, dans les récits qu'il a donnés à partir de témoignages d'acteurs des massacres du Rwanda.

⁶ Roland Barthes intitule le recueil de ses entretiens (1962-1980) *Le Grain de la voix* (Seuil, 1981). Dans le texte qui ouvre le volume, « De la parole à l'écriture », il précise : « L'écriture n'est pas la parole [...] mais elle n'est pas non plus l'écrit, la transcription ; écrire n'est pas transcrire » (p. 12). Distinctions précieuses, me semble-t-il, pour distinguer le parlé de tout le monde (ce que j'appelle la parlure) et le rythme du sujet de l'écrit (où s'entend ce fameux grain de la voix).

*moi, l'enfant de demain. Carnets d'un enfant de la guerre*⁷) ait d'abord été écrit en lingala, dans le cadre d'une activité de rééducation, puis en français par la main d'un adulte francophone, avant d'être « remanié » par l'éditeur.

Quant au travail de l'écrivain fictionnaliste, il est lui-même aussi marqué par cette difficulté à camper un enfant-soldat en héros discursif crédible. Ainsi Kourouma, quoiqu'il semble déléguer directement et totalement la parole à Birahima, son héros enfant-soldat, en pratiquant une mimésis assez conventionnelle du langage enfantin – « M'appelle Birahima. Suis p'tit nègre. Pas parce que je suis black et gosse. Non ! Mais suis p'tit nègre parce que je parle mal français. C'é comme ça »⁸ –, fait reposer toute la drôlerie de son récit sur l'utilisation virtuose, par l'enfant, de ses quatre dictionnaires qui sont comme des instances scripturaires adultes. Aucun lecteur ne croit pourtant que c'est Birahima qui écrit tous ces commentaires métalexicaux : chacun sait bien que c'est le rire du bon géant ivoirien qui s'entend dans ces pages. On n'est pas dans la parlure réaliste mais dans le registre burlesque, on n'est pas dans la parole enfantine mais dans l'écriture littéraire.

*

Signe d'un temps où le réel excède désormais tout réalisme à l'ancienne, l'impuissance énonciative de l'enfant-soldat représente un défi pour les écrivains africains. Aussi grand, voire plus peut-être que celui qu'a représenté le génocide du Rwanda où la question de la prise en charge énonciative du récit des massacres était assez proche dans sa problématique de celle de la Shoah en Europe. Dans ces deux cas en effet, Shoah et Rwanda, l'indicible n'est pas structurel, il est émotif et social : le rescapé des massacres perd la parole parce son individualité est grièvement blessée et parce que, tente-t-il de parler, il est inaudible. Dans le cas de l'enfant-soldat, l'indicibilité est structurelle et linguistique, dépendant d'une énonciation encore incontrôlée. L'écrivain affronte le lecteur à une parole qui est condamnée, comme le dit l'écrivain Chris Abani, à rester intérieure : « Si vous entendez un mot de tout ce que je dis là, c'est que vous avez trouvé l'accès à l'intérieur de ma tête »⁹.

⁷ Amisi (Serge), *Souvenez-vous de moi, l'enfant de demain. Carnets d'un enfant de la guerre*. Traduit du lingala par l'auteur avec le concours de Jean-Christophe Lanquetin, remanié par Raharimanana. La Roque-d'Anthéron : Vents d'ailleurs, coll. Fragments, 2011, 253 p.

⁸ Kourouma (Ahmadou), *Allah n'est pas obligé*. Paris : Seuil, 2000, 233 p. ; p. 9.

⁹ Abani (C.), *Comptine pour l'enfant-soldat*, op. cit., p. 14.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que la mimésis réaliste, héritée des modèles occidentaux historiques, ne suffit plus. Parce que nous sommes passés d'une écriture d'analyse critique de sociétés connues (le lecteur de Flaubert connaît la société de Flaubert) à des écritures de sociétés et d'histoires méconnues (en raison de l'étouffement colonial) ou inconnues. Dans le domaine particulier du récit d'enfant-soldat, les écrivains du Sud affrontent les difficultés de la quête du rythme intérieur de toutes ces paroles enfouies et – ô combien ! – périssables. Que de belles lectures à venir !

■ Daniel DELAS ¹⁰

¹⁰ Université de Cergy Pontoise.